

## CHAPITRE PREMIER

### LES PRÉCURSEURS

L'astrologie est une religion orientale qui, transplantée en Grèce, un pays de « physiciens » et de raisonneurs, y a pris les allures d'une science. Intelligible en tant que religion, elle a emprunté à l'astronomie des principes, des mesures, des spéculations arithmétiques et géométriques, intelligibles aussi, mais procédant de la raison pure, et non plus du mélange complexe de sentiments et d'idées qui est la raison pratique des religions. De l'emploi simultané de ces deux façons de raisonner est issue une combinaison bâtarde, illogique au fond, mais pourvue d'une logique spéciale, qui consiste en l'art de tirer d'axiomes imaginaires, fournis par la religion, des démonstrations conformes aux méthodes de la science.

Cette combinaison, qu'on aurait crue instable, s'est montrée, au contraire, singulièrement résistante, souple et plastique au point de s'adapter à toutes les doctrines environnantes, de flatter le sentiment religieux et d'intéresser encore davantage les athées. Quoique inaccessible au vulgaire, qui n'en pouvait comprendre que les données les plus générales, et privée par là du large appui des masses populaires, attaquée même comme science, proscrite comme divination et aussi comme magie, anathématisée comme religion ou comme négation de la religion, l'astrologie avait résisté à tout, aux arguments, aux édits, aux anathèmes : elle était même en train de refleurir, à la Renaissance, accommodée — dernière preuve de souplesse — aux dogmes existants, lorsque la terre, on peut le dire à la lettre, se déroba sous elle. Le mouvement de la Terre, réduite à l'état de planète, a été la secousse qui a fait crouler l'échafaudage astrologique, ne laissant plus debout que l'astronomie, enfin mise hors de tutelle et de servante devenue maîtresse.

C'est en Grèce que l'âme orientale de l'astrologie s'est pourvue de tous ses instruments de persuasion, s'est imprégnée de philosophie et cuirassée de mathématiques. C'est de là que, merveille pour les uns, objet de scandale pour les autres, mais préoccupant les esprits, accablée des épithètes les plus diverses et assez complexe pour les mériter toutes à la fois, elle a pris sa course à travers le monde gréco-romain, prête à se mêler à toutes les sciences, à envahir toutes les religions, et semant partout des illusions qu'on put croire longtemps incurables.

Il ne fallut pas beaucoup plus d'un siècle pour transformer l'astrologie orientale en astrologie grecque, celle-ci infusée dans celle-là et gardant encore, comme marque d'origine, le nom de « chaldéenne » ou égyptienne. C'est que, introduite dans le monde grec par le prêtre chaldéen Bérosee, vers le commencement du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'astrologie orientale y trouva un terrain tout préparé par une lignée de précurseurs. Elle prit racine dans une couche préexistante de débris intellectuels, de doctrines hâtivement édifiées, rapidement pulvérisées par le choc d'autres systèmes, et qui, impuissantes à asseoir une conception scientifique de l'univers, s'accordaient pourtant à reconnaître certains principes généraux; soustraits à la nécessité d'une démonstration par une sorte d'évidence intrinsèque, assez vagues d'ailleurs pour servir à relier entre elles les parties les plus incohérentes de l'astrologie déguisée en science. Ces principes peuvent se ramener, en fin de compte, à celui qui les contient tous, l'idée de l'unité essentielle du monde et de la dépendance mutuelle de ses parties.

Les précurseurs de l'astrologie grecque sont tous des philosophes. Il est inutile de perdre le temps à constater qu'il n'y a pas trace d'astrologie dans Homère, et le moment n'est pas venu de montrer que le calendrier des jours opportuns ou inopportuns dressé par Hésiode ne relève pas non plus de la foi dans les influences sidérales. Nous considérons comme aussi inutile d'agiter la question, présentement insoluble, de savoir dans quelle mesure nos philosophes dépendaient de traditions orientales, puisées par eux aux sources ou circulant à leur insu autour d'eux.

## I

## LES PHYSICIENS

Ce qu'on sait de Thalès se réduit, en somme, à peu de chose. Son nom, comme ceux des autres ancêtres de la science ou de la foi, a servi d'enseigne à des fabricants d'écrits apocryphes <sup>1</sup> et de légendes ineptes. Ces gens-là ne manquaient pas de remonter aux sources les plus lointaines et d'affirmer que Thalès avait été un disciple des Égyptiens et des Chaldéens. Aristote paraît ne connaître les doctrines de Thalès que par une tradition assez incertaine. Plus tard, on cite du philosophe milésien des ouvrages dont le nombre va grandissant : il devient le père de la science en général, mathématicien, géomètre, astronome ou astrologue (termes longtemps synonymes <sup>2</sup>), capable de prédire une éclipse de soleil et d'en donner l'explication. C'est par les commentateurs et polygraphes de basse époque que son nom est le plus souvent invoqué et ses opinions analysées le plus en détail <sup>3</sup>. La seule proposition doctrinale que l'on puisse attribuer

1. Il sera souvent question dans cet ouvrage d'écrits apocryphes, fruit naturel de toutes les croyances qui cherchent leurs preuves dans la tradition et les inventent plutôt que de ne pas les trouver. J'emploie le mot au sens usuel, sans distinguer entre « apocryphe » proprement dit, qui signifie « caché » ou « tiré d'une cachette » (ἀπόκρυφος), et « pseudépigraphe », qui veut dire « faussement intitulé », attribué à un autre que son auteur véritable. Il est rare que les livres pseudépigraphes ne soient pas en même temps apocryphes : c'est toujours le cas quand on les donne comme anciennement écrits, récemment découverts.

2. La synonymie d'ἀστρολογία et d'ἀστρονομία est un fait dont nous pouvons ajourner la démonstration. Elle a persisté longtemps, même dans les langues modernes, et c'est la raison pour laquelle on appelait autrefois la divination par les astres astrologie « judiciaire ». Aujourd'hui la distinction est faite, et *astrologie* ne comporte aucune équivoque. Le caprice de l'usage a réservé à la science le terme d'*astronomie* — un mot mal fait, car les astronomes ne « règlent » pas les astres — et appelé astrologie l'astromancie.

3. Voy. les textes et références amassés par E. Zeller, *Philos. der Griechen*, I<sup>3</sup>, pp. 165-179 (trad. Em. Boutroux, I, pp. 197-210). Pour le classement des opinions des philosophes par sujets, utiliser le recueil de H. Diels, *Doxographi graeci*, avec prolégomènes et *Indices*, Berlin, 1879. Que Thalès ait été en contact avec des idées chaldéennes ou égyptiennes, le fait est probable ; mais nous apprendrons à nous défier de plus en plus des « Égyptiens et Chaldéens », en ce qui concerne l'astrologie. Le premier qui parle des voyages de Thalès en Égypte — et peut-être en Chaldée — est Eudemus (de Rhodes ?), polygraphe, auteur d'Ἀστρολογικαὶ ἱστορίαι, postérieur à Aristote. On cite comme étant

avec quelque sécurité à Thalès, c'est que « tout vient de l'eau <sup>1</sup> », ou n'est que de l'eau transformée par sa propre et immanente vitalité. Tout, y compris les astres. Dès le début, la science ou « sagesse » grecque affirme l'unité substantielle du monde, d'où se déduit logiquement la solidarité du tout.

Il importe peu de savoir si Anaximandre, disciple de Thalès, avait pris pour substance unique du monde un élément plus subtil, indéfini en qualité comme en quantité, et même s'il la supposait simple ou composée de parties hétérogènes <sup>2</sup>. Sa doctrine était, au fond, celle de son prédécesseur, avec une avance plus marquée du côté des futures doctrines astrologiques. Il enseignait, au dire d'Aristote, que la substance infinie « enveloppe et gouverne toutes choses <sup>3</sup> ». Cette enveloppe qui « gouverne » est sans nul doute le ciel en mouvement incessant, « éternel », cause première de la naissance de tous les êtres <sup>4</sup>. Pour Anaximandre comme pour Thalès, les astres étaient les émanations les plus lointaines de la fermentation cosmique dont la terre était le sédiment. Il les assimilait, paraît-il, à des fourneaux circulaires, alimentés par les exhalaisons de la terre et roulés dans l'espace par le courant de ces mêmes souffles ou vapeurs; ce qui ne l'empêchait pas de les appeler des « dieux célestes <sup>5</sup> »,

de Thalès une *κρυπτική ἀστρολογία* ou *ἀστρονομία*, attribuée aussi à Phocos de Samos. Le plus probable est qu'il n'avait rien écrit : *καὶ κατὰ τινὰς μὲν σύγγραμμα κατέλιπον οὐδὲν* (Diog. L., I, 23).

1. Θαλῆς... ὕδωρ εἶναι φησιν στοιχεῖον καὶ ἀρχὴν τῶν ὄντων (Aristot., *Metaph.*, I, 3). *Thales... ex aqua dixit constare omnia* (Cic., *Acad. Pr.*, II, 37), traduction en langage scientifique de traditions homériques (Ὠκεανός, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται. *Iliad.*, XIV, 246), babyloniennes (ci-après, ch. II, p. 40), égyptiennes (cf. Horapoll., I, 10), visée peut-être par Pindare (Ἄριστον μὲν ὕδωρ. *Olymp.*, I, 1), utilisée à tout moment par les astrologues. L'homme pisciforme à l'origine (*Philosophumena*, I, 5; p. 18 Cruice. Cf. Bouché-Leclercq, *Placita Graecorum de origine generis humani*, Paris, 1871, p. 40) est aussi de tradition chaldéenne.

2. Comme quantité, l'élément d'Anaximandre est τὸ ἄπειρον (Aristot., *Phys.*, III, 4); comme qualité, un μίγμα (Aristot., *Metaph.*, XII, 2).

3. Δοκεῖ καὶ περιέχειν ἅπαντα καὶ κυβερνᾶν (Aristot., *Phys.*, III, 4).

4. Ἀρχὴν εἶναι λέγει τὴν αἰθῆρον κίνησιν, καὶ ταύτη τὰ μὲν γεννᾶσθαι τὰ δὲ φθεῖρεσθαι (Hermias, *Irris. philos.*, 4 etc. cf. E. Zeller, I<sup>3</sup>, p. 193, 3).

5. Voy. les textes dans E. Zeller, I<sup>3</sup>, p. 197. On prétend qu'Anaximandre plaçait le soleil et la lune au-dessus des étoiles (cf. ci-après, p. 42, 2). Pour les « physiciens », les dieux sont les produits et non les organisateurs, à plus forte raison les créateurs, de la Nature. La théologie grecque n'exigeant pas que les dieux fussent causes premières, ces philosophes, qui nous paraîtraient athées, pouvaient être très religieux. Héraclite disait que le monde est plein de dieux et qu'il y en avait jusque dans sa cuisine (Aristot., *De part. anim.*, I, 5).

comme l'eussent pu faire des Chaldéens. Science et foi mêlées : il y a déjà là le germe et le langage équivoque de l'astrologie future. On voit aussi apparaître chez Anaximandre une idée qui sans doute n'était plus neuve alors et qui deviendra tout à fait banale par la suite, pour le plus grand profit de l'astrologie : c'est que les espèces animales, l'homme compris, ont été engendrées au sein de l'élément humide par la chaleur du soleil, dispensateur et régulateur de la vie.

Avec un tour d'esprit plus réaliste, Anaximène tirait de doctrines analogues les mêmes conclusions. Il commence à préciser le dogme astrologique par excellence, la similitude de l'homme et du monde, de la partie et du tout, le monde étant aussi un être vivant chez qui la vie est entretenue, comme chez l'homme, par la respiration ou circulation incessante de l'air, essence commune de toutes choses.

L'école des « physiciens » d'Ionie resta jusqu'au bout fidèle à sa cosmologie mécanique. Elle affirma toujours l'unité substantielle du monde, formé d'une même matière vivante à des degrés divers de condensation ou de volatilisation, et elle faisait dériver la pensée, intelligence ou volonté, du groupement et du mouvement des corps. Ces premiers précurseurs des sciences naturelles, pressés d'aboutir à des conclusions métaphysiques, forgeaient ainsi des arguments pour les mystiques, pour les découvreurs de rapports occultes entre les choses les plus disparates.

A plus forte raison, les imaginations éprises de merveilleux prirent-elles leur élan à la suite de Pythagore. Les néo-pythagoriciens et néo-platoniciens ont si bien amplifié et travesti le caractère, la biographie, les doctrines du sage de Samos, qu'il n'est plus possible de séparer la réalité de la fiction. Pythagore a passé partout où il y avait quelque chose à apprendre : on le conduit chez les prêtres égyptiens, chaldéens, juifs, arabes, chez les mages de la Perse, les brahmanes de l'Inde, les initiateurs orphiques de la Thrace, les druides de la Gaule, de façon que sa philosophie soit la synthèse de toutes les doctrines imaginables. La légende pythagoricienne déborde aussi sur l'entourage du maître et enveloppe de son mirage cette collection de fantômes pédantesques, « mathématiciens » figés dans l'extase de la science apprise (μάθημα)<sup>1</sup>. Nous en sommes réduits à n'accepter

1. C'est dans l'école de Pythagore qu'a été forgé le titre de μαθηματικοί, porté plus tard par les astrologues. Il était réservé aux disciples qui, après avoir appris en gros les principes généraux de la science (ἀκουσματικοί), arri-

comme provenant de l'école pythagoricienne que les propositions discutées par Aristote, car même les Pythagoriciens de Platon sont avant tout des platoniciens.

Le fond de la doctrine pythagoricienne est la notion obsédante, le culte de l'harmonie, de la proportion, de la solidarité de toutes les parties de l'univers, harmonie que l'intelligence conçoit comme nombre, et la sensibilité comme musique, rythme, vibration simultanée et consonante du grand Tout. Le nombre est même plus que cela pour les Pythagoriciens : il est l'essence réelle des choses. Ce qu'on appelle matière, esprit, la Nature, Dieu, tout est nombre. Le nombre a pour élément constitutif l'unité (μονάς), qui est elle-même un composé de deux propriétés inhérentes à l'Être, le pair et l'impair, propriétés connues aussi sous les noms de gauche et de droite, de féminin et de masculin, etc. ; de sorte que l'unité est elle-même une association harmonique, et, comme telle, réelle et vivante. Se charge qui voudra d'expliquer pourquoi le pair est inférieur à l'impair, lequel est le principe mâle, la droite par opposition à la gauche, la ligne courbe par opposition à la ligne droite, le générateur de la lumière et du bien, tandis que le pair produit des états opposés. De vieilles superstitions<sup>1</sup> rendraient probablement mieux compte de ces étranges axiomes que des spéculations sur le fini et l'indéfini : car mettre le fini dans l'impair et la perfection dans le fini, c'est substituer une ou plusieurs questions à celle qu'il s'agit de résoudre. Les Pythagoriciens aimaient les arcanes, et ils trouvaient un certain plaisir à retourner le sens des mots usuels. Ils employaient, pour désigner l'indéfini, l'imparfait, le mal, le mot ἄρτιος (pair), qui signifie proprement « convenable », proportionné ; et, pour désigner le fini, le parfait, le bien, le mot περίσσοσ

vaient à la comprendre jusque dans le détail (Porphyr., *Vit. Pythag.*, 37). C'étaient des initiés du second degré, comparables aux ἐπόπται des Mystères. L'astrologie ou astronomie n'est pas oubliée dans les études cosmopolites de Pythagore : c'est du Chaldéen Zaratos (Porphyr., *Vit. Pythag.*, 12) ou Assyrien Nazaratos (Alex. Polyh. ap. Clem., *Strom.*, I, 13) qu'il apprend τὸν τε περί φύσεως λόγον καὶ τίνες αἱ τῶν ὄλων ἀρχαί (Porphyr., *ibid.*). L'astrologie est personnifiée dans son entourage par Ἀστράτιος, l'enfant miraculeux recueilli par Mnésarchos, père de Pythagore (Porphyr., *ibid.*, 10 et 13).

1. La superstition des nombres pairs et impairs, très apparente dans la religion romaine et immortalisée par le vers de Virgile : *Numero deus imparae gaudet* (*Ecl.*, VIII, 73), remonte certainement plus haut que Pythagore. Les raisonneurs disaient que l'impair est parfait, fécondant (γόνιμος), masculin, parce que, ajouté à lui-même, il engendre le pair, tandis que le pair ne peut engendrer l'impair par addition (Stob., *Ecl.*, I, 1, 40).

(impair), qui signifie « surabondant », démesuré. Ce n'était pas non plus une énigme commode à déchiffrer que la perfection du nombre 10, base du système décimal. Ceux qui en cherchaient la solution au bout de leurs dix doigts étaient loin de compte. Il fallait savoir que le nombre 10 est, après l'unité, le premier nombre qui soit pair-impair (ἀρτιοπερισσός), c'est-à-dire qui, pair en tant que somme, soit composé de deux moitiés impaires. La décade est la clef de tous les mystères de la nature : sans elle, disait Philolaos, « tout serait illimité, incertain, invisible <sup>1</sup> ». On croirait déjà entendre un astrologue parler des merveilleuses propriétés des *Décans* (arcs de 10 degrés).

Le pythagorisme a été, pour les adeptes des sciences occultes en général et de l'astrologie en particulier, une mine inépuisable de combinaisons propres à intimider et à réduire au silence le sens commun <sup>2</sup>. C'est à bon droit que toute cette postérité bâtarde

1. Μεγάλα γὰρ καὶ παντέλης καὶ παντοεργὸς καὶ θεῖω καὶ οὐρανῶ βίω καὶ ἀνθρωπίνω ἀρχὰ καὶ ἀγεμῶν κοινοῦσα δύναμις καὶ τὰς δεκάδος, ζῆου δὲ ταύτας πάντ' ἄπειρα καὶ ᾄδηλα καὶ ἀφανῆ (ap. Stob., *Ecl.*, I, 1, 3). La décade est Παντέλεια (ibid., 10) — παντέλεια, ἐν ἐντελεχείᾳ, contenant tous les autres nombres, y compris le carré et le cube, le spirituel, le corporel, etc. (Phil., *De opif. mundi*, 14 et 33). La τετρακτύς (ci-après, p. 9, 2) est aussi une παγὰ ἀνάου φύσιος (*Carm. Aur.*, V, 47). Entre autres rêveries, voyez les combinaisons de l'arithmétique avec la mythologie : la monade correspondant à Jupiter (dieu suprême, père des autres) ou à Apollon (seul dieu, *Sol de Solus!*), la dyade à Héra-Junon ou à Artémis (la Lune, type du pair ou féminin), Ἄρτεμις = ἄρτιος, etc. (Stob., *ibid.*, Marc. Cap., VII, 731 suiv. Io. Lyd., *Mens.*, II, 7 suiv., E. Zeller, I<sup>3</sup>, p. 337, 1). C'est un concours de jeux de mots, coqs-à-l'âne, calembours, finesses de tout genre. Le nombre 7, qui n'est ni engendrant ni engendré, ni facteur ni produit, va à Athéna-Minerve, vierge et sortie de la tête de Jupiter. Les correspondances « naturelles » des nombres 3 et 7 sont inépuisables. Je ne vois pas très bien en quoi l'ogdoade convient à Poseidon ou à Héphæstos ; mais celui qui l'a adjudgée à Cybèle ou Κυβέβη, parce que 8 est l'unique cube (κύβος) contenu dans 10, ne se croyait certainement pas un sot. La géométrie n'était pas moins exploitée : l'âme était un carré pour les uns, un cercle pour les autres, ou le carré était masculin (quoique pair) et le rectangle féminin, etc.

2. La part du pythagorisme, très considérable en astrologie, est énorme dans l'ensemble de ce qu'on appelle « les sciences occultes ». Son principe, que le nombre est l'essence des choses, avait une affinité extrême avec celui de la magie, à savoir que la réalité des choses est incorporée dans leur nom véritable, convenablement rythmé, et que qui tient le nom dispose de l'être dénommé. De là la combinaison qui consiste à évaluer les noms en nombres, appliquée dans l'onomatomancie mathématique (ci-après, ch. xv), la kabbale juive, raison d'être de tous les nombres de l'Antechrist, de la Bête, etc., qui remplissent les apocalypses judéo-chrétiennes, des amulettes comme les *abrasax*, et ainsi de suite. Le goût des spéculations mystiques sur les nombres

de Pythagore a supplanté ses disciples authentiques et pris avec leur héritage le titre de « mathématiciens ». L'école de Pythagore s'était acharnée à mettre le monde en équations, arithmétiques et géométriques. Elle a couvert le ciel de chiffres et de figures, traduits en harmonies intelligibles, sensibles, morales, politiques, théologiques, toutes plus absconses et imprévues les unes que les autres. Faire des sept orbes planétaires une lyre céleste <sup>1</sup>, donnant les sept notes de la gamme par la proportion de leurs distances respectives, est la plus connue comme la plus simple de ses inventions. Il était plus malaisé d'arriver au nombre de *dix* sphères, nécessaire à la perfection de l'univers. On sait comment, pour augmenter le nombre des sphères, ces doctrinaires intrépides ont les premiers descélé la Terre de sa position centrale et inséré par dessous une anti-Terre, qui tournait avec elle autour d'un foyer invisible pour nous. Comme un projectile mal dirigé peut arriver au but par un ricochet fortuit, ainsi cette vieille chimère encouragea plus tard Aristarque de Samos et Copernic à se révolter contre le dogme de l'immobilité de la Terre. Il arrive parfois que l'imagination fait les affaires de la science. Colomb n'eût probablement pas bravé les affres de l'Atlantique, s'il n'avait été convaincu que, sur le globe « terrestre », la terre devait nécessairement occuper plus d'espace que l'eau <sup>2</sup>.

est encore très vivace. C'est presque un *Pythagoras redivivus* ou un Proclus, transformé en prêtre chrétien, que l'auteur des *Harmonies de l'Être exprimées par les nombres* (par P.-F.-G. Lacuria, 2 vol. in-8°. Paris, 1847), une âme candide, dont le souvenir m'empêche de classer indistinctement parmi les charlatans tous les mystiques contemporains. J. Kuntze (*Proleg. z. Gesch. Roms*, Leipzig, 1882) est persuadé que le carré est le symbole de la volonté virile, que le « temple » augural romain était carré pour cette raison, et Rome carrée, et l'empire romain carré, ou plutôt rectangle égal à deux carrés! C'est encore un cas de métempsycose intellectuelle.

1. L'invention de la lyre heptacorde par Hermès (Hymn. Homer. in *Mercur.*) servit à démontrer que l'astrologie avait été révélée par Hermès-Thoth ou Trismégiste, signataire de tous les ouvrages hermétiques.

2. Cf. *Hist. de Chr. Colomb*, par Fernand Colomb, ch. ix. Il avait aussi mis de son côté Aristote (*De caelo*, II, 14), Sénèque (*Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniae usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si navem suam ventus implevit.* Senec., *Q. Nat.*, I, praef.), et voulu réaliser la célèbre prophétie du même Sénèque (*Medea*, 375 suiv.). La loi de Bode, fondée sur un postulat analogue à ceux des Pythagoriciens, a encouragé les astronomes du xix<sup>e</sup> siècle à chercher une planète entre Mars et Jupiter, là où ils ont trouvé des centaines de petites planètes. En revanche, le dogme pythagoricien (Gemin., *Isag.*, 1), vulgarisé par Platon, à savoir que les planètes ne peuvent avoir qu'un mouvement circulaire et égal —  $\pi\alpha\nu\ \gamma\acute{\alpha}\rho$

En construisant le monde avec des théorèmes, sans souci de l'observation, les Pythagoriciens ont partout dépassé les hardiesses de l'astrologie, qui semble éclectique et prudente par comparaison. Non seulement ils ont attribué aux nombres en eux-mêmes et aux figures géométriques des qualités spéciales<sup>1</sup>, mais ils avaient localisé ces diverses qualités, types, causes et substances des choses visibles, dans diverses parties de l'univers. Rayonnant de leurs lieux d'élection en proportions et suivant des directions mathématiques, ces forces vives créaient aux points de rencontre et marquaient de leur empreinte spécifique le tissu des réalités concrètes<sup>2</sup>. Séparation, mélange, moment opportun (*καίρος*), proportions, tout l'arsenal des postulats astrologiques est déjà là, et les pièces principales de l'outillage sont déjà forgées. Les astrologues n'ont fait que limiter le nombre des combinaisons calculables et disqualifier certains types, comme le carré, qui leur parut antagoniste du triangle — la figure ou aspect (*σχήμα*) favorable par excellence, — et la décade, qui se défendit mal contre l'hégémonie des nombres 7 et 12. Encore verrons-nous reparaitre sur le tard, dans les 36 *Décans* astrologiques, d'abord la décade, qui leur donne leur nom, et ensuite la fameuse « quadrature » (*τετρακτύς*) pythagoricienne, encore une raison ultime des choses et « source de l'éternelle Nature<sup>3</sup> ».

C'est peut-être de l'astronomie pythagoricienne que l'astrologie a tiré le moindre parti. La doctrine de la mobilité de la Terre allait directement contre un postulat nécessaire de l'astrologie, et l'explication naturelle des éclipses — si tant est qu'elle ait été donnée par Pythagore — était plutôt importune à ceux qui en faisaient un instrument de révélation. Quant à la métempsychose

σῶμα θεῖον κινεῖται κυκλικῶς (Proclus, in *Anal. sacr.*, V, 2, p. 76 Pitra), — a empêché tous les prédécesseurs de Kepler d'admettre des orbites elliptiques. Ils n'ont pas songé aux Orphiques, qui donnaient au monde la forme d'un œuf!

1. Nous renvoyons ici, pour éviter des répétitions, aux chapitres suivants, notamment à la théorie des *aspects* ou polygones réguliers, voies tracées à l'action des astres.

2. La conception des ἀπειρών δυναμῶν ἀπειροὶ συνδρομαί, qui marquent à la façon d'un sceau (*ιδέα σφραγίδος*), se trouve bien dégagée dans le système pythagorisant des gnostiques Séthiens (*Philosophum.*, V, 3, p. 212 Cruice). Le *Καιρός*, *modus* et aussi *opportunitas* (= Ἀβήγν, ap. Stob. *Ecl.* I, 1, 10), idée fondamentale de la théorie des *καταρχαί* (ci-après, ch. xiii).

3. Ci-dessus, p. 7, 1. Il y a la petite *τετρακτύς* (4); la moyenne, somme des quatre premiers nombres (1 + 2 + 3 + 4) ou décade; et la grande *τετρακτύς*, somme des quatre premiers nombres impairs et des quatre premiers nombres pairs (1 + 3 + 5 + 7) + (2 + 4 + 6 + 8) = 36. Celle-ci a pu être suggérée par le système des décans, ou inversement.

et la palingénésie, c'étaient des doctrines indifférentes à l'astrologie, qui, s'occupant exclusivement de la vie présente, s'accommodait de toutes les théories concernant les autres modes d'existence.

Si les disciples de Pythagore oubliaient un peu trop la terre pour le ciel, l'école d'Élée dépassa en sens contraire l'état d'esprit favorable à l'éclosion des idées astrologiques. Xénophane pensait que les astres, y compris le Soleil et la Lune, devaient être de simples météores, des vapeurs exhalées par la Terre et qui, s'enflammant d'un côté de l'horizon, allaient s'éteindre du côté opposé. La terre était assez vaste pour produire en même temps plusieurs de ces flambeaux, et peut-être chaque climat avait-il le sien. Ce n'est pas dans ces fusées, renouvelées chaque jour, que l'astrologie eût pu placer les forces génératrices, éternellement semblables à elles-mêmes, dont elle prétendait calculer les effets sur terre <sup>1</sup>. Enfin, la doctrine éléatique par excellence, l'idée que le monde est Un et immobile, au point que la multiplicité et le mouvement sont de pures apparences, était la négation anticipée des dogmes astrologiques.

Héraclite, partant d'un principe opposé et presque aussi intelligible pour le vulgaire, ne voyait dans la stabilité relative des apparences qu'une illusion qui nous cache le flux perpétuel de la substance des choses. A vrai dire, pour Héraclite, rien n'est, puisque l'être ne se fixe nulle part; mais tout devient, sans arriver jamais à se réaliser, à se distinguer de la masse mouvante qui fuit à travers le réseau des formes sensibles. Comme tous les physiciens d'Ionie, il voyait dans les divers états de la matière ou substance universelle des degrés divers de condensation et de raréfaction, et il importe peu que le type normal soit pris au milieu ou à une extrémité de la série. Héraclite parlait de l'état le plus subtil : il considérait le feu comme l'élément moteur et mobile, générateur et destructeur par excellence. Les astres étaient pour lui des brasiers flottant au haut des airs en vertu de leur légèreté spécifique et alimentés par les vapeurs terrestres. Le Soleil, en particulier, peut-être le plus petit, mais le plus rapproché de tous, se régénérât chaque jour, éteint qu'il était chaque soir par les brumes de l'Occident <sup>2</sup>. Héraclite

1. Aussi Manilius réfute les Éléates : *Nam neque fortuitos ortus surgentibus astris | Nec totiens possum nascentem credere mundum, Solisque assiduos partus et fata diurna* (1, 182 suiv.).

2. Héraclite, qui, dit-on, attribuait au Soleil la forme d'une barque (σκαφοει-